

Le monosyllabe élidé et l'aphérèse en latin

Pol TORDEUR

Abstract. Further to the article published in *RISSH* 28 (1992) pp. 285–315, the main conclusions of my doctoral thesis concerning the elided monosyllables and the *est, es* forms affected by aphaeresis can be found hereafter: since all these words are not taken into account when the verse is measured, I suggest calling them "0-forms". The research which has been carried out so far into the absolute frequency and the relative frequency of the elided monosyllable shows that it is possible to contrast the authors from the beginning of classicism, the satirical writers (except Juvenal) and among the latecomers the only Paulinus Pellaeus with all the others poets who are considered classical writers and latecomers. More precise analyses lead to some detailed observations, such as for instance the tendency to elide *me*. The aphaeresis, on the other hand, is not fundamentally treated in a different way according to the periods and literary genres. This survey is the first to allude to a large investigation which will deal with the different lyric metres.

Keywords: Monosyllable, elision, aphaeresis, **Mots-clés :** Monosyllabe, élision, aphérèse, 0-form, deviation, frequency, forme nulle, écart, fréquence.

1. Introduction

En développant précédemment, sous le titre *Quelques points de métrique verbale*¹, des observations chiffrées extraites de ma thèse de doctorat sur l'hexamètre dactylique latin, j'ai voulu formuler essentiellement des « arguments de

¹ Voir *RISSH* : 1992, 28, pp. 285–315. Je garde ici le même mode de localisation dans le vers : A, B, C, X, Y et Z désignent les « temps forts » et les minuscules a, b, ..., les « temps faibles » longs correspondants tandis que I et 2 signalent les deux brèves du 1^{er} pied, 3 et 4 celles du 2^e pied et ainsi de suite jusqu'à 9 et 0. Sauf mention expresse, les extraits considérés sont les mêmes. Afin d'être précis, je donne la liste des auteurs qui ne sont pas lus entièrement : les vers complets d'ENNIUS et de LUCILIUS dont l'apparat critique n'a pas d'incidence sur la scansion, CATULLE 64, LUCRÈCE 1, VIRGILE *Géorg.* 1+4, *Énéide* 1+3+6+12, HORACE *Sat.* 1, LUCAIN 5, JUVÉNAL 3+4+5, VALÉRIUS 1+7, STACE *Achilléide*, SILIUS ITALICUS 1+2, et occasionnellement la *Guerre civile* de PÉTRONE. Pour l'époque tardive, il a été fait appel aux mêmes extraits que précédemment.

✉ Avenue Royers, 146; B-9600 Renaix (Belgique).

style » et des « arguments de datation ». Le but essentiel de la recherche était en effet, dans les grandes lignes, de déceler dans quelle mesure un poète épique rédige différemment d'un versificateur satirique ou bucolique, et aussi de mettre en évidence les facteurs d'évolution depuis les époques archaïque (au sens large du terme : les fragments d'Ennius, de Lucilius, de Cicéron, un long extrait de Catulle et de Lucrèce) et augustéenne (Virgile, Horace, Ovide), en passant par l'« âge d'argent » (Juvénal, précédé de Perse, et les trois poètes épiques), jusqu'aux siècles de la latinité tardive (d'Ausone à Sidoine Apollinaire).

Pour différentes raisons, dont la mise en évidence du rôle stylistique de l'enjambement et du rejet, il convenait de n'analyser que des poèmes rédigés en hexamètres suivis. Aussi ai-je été amené à ne pas dépouiller les œuvres en distiques de Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, ... En outre, j'ai dans une recherche précédente, considéré les types de mots, du plus court (monos. bref) au plus long (plus de dix mores).

Dans la même optique, j'aborde à présent un des domaines dans lesquels je prévoyais des prolongements à ma recherche². Il s'agit des formes qui n'interviennent pas dans la mesure du vers car elles ne comptent pas dans la scansion : les monosyllabes élidés ou frappés d'aphérèse³.

2. Définitions

Les phénomènes qui se manifestent dans les vers de
VIRGILE, *Énéide*

6, 900 *tum se ad Caietas recto fert litore portum*
12, 498 *eripiare mihi? Pallas te hoc uulnere, Pallas*

et CATULLE

64, 301 *Pelea nam tecum partiter soror aspernata est*

ou, pour citer également un exemple tardif,

² *Ibidem*, § 5 *in fine*.

³ Le sujet n'est bien sûr pas neuf. Sans ici faire systématiquement référence aux travaux d'érudition déjà publiés sur la question, je me limiterai à reconnaître ma dette particulière envers deux savants français, HELLEGOUARC'H (Joseph) : 1964, *Le monosyllabe dans l'hexamètre latin* (Paris, Thèse, particulièrement pp. 242–256) et SOUBIRAN (Jean) : 1966, *L'élosion dans la poésie latine* (Paris, Thèse, particulièrement pp. 387–435). Je n'ai nullement l'intention d'ici recommencer tout le travail déjà effectué par mes devanciers. Mon propos est d'ajouter les éléments nouveaux que nous apporte l'étude d'autres poètes, notamment tardifs, et de quelques textes de proses.

PAULIN DE PELLA

50 *quae postquam est expleta mihi firmavit et artus*

et au résultat desquels je confère l'appellation de « forme nulle », sont de deux ordres. Dans les deux premiers cas, on parle du « monosyllabe élidé » : la voyelle finale ne compte pas dans la mesure du vers. Dans les deux autres, on s'accorde à lire *aspernatat*, *postquamst*, comme l'attestent d'ailleurs Plaute, Lucrèce et tant d'autres, et la chute du *e* initial après finale vocalique ou en *-m* est appelée « aphérèse ». J'envisagerai séparément chaque phénomène.

*
* *

Première partie : les monosyllabes élidés

3. Effectifs globaux

L'élision du monosyllabe est attestée pratiquement chez tous les auteurs, quels que soient le genre littéraire et l'époque.

Il ne s'agit toutefois pas d'un phénomène fréquent, bien au contraire : l'élision affecte dans une mesure infiniment plus grande d'autres types de mots. Limitons-nous à une seule comparaison : alors que les choriambes (—○○) ne constituent qu'une des formes de mots de six mores, on dénombre chez les classiques 296 mots dactyliques obtenus par élision d'un terme plus long⁴ et 198 chez les tardifs. Or, bien que le monosyllabe soit globalement le type le plus fréquent⁵, les classiques n'en élident que 250 et les tardifs 69.

⁴ Voir *RISSH* : 1992, tableau 8. Il s'agit bien sûr, pour obtenir un dactyle (—○○) par élision, d'additionner les effectifs des choriambes (—○○) élidés à ceux des péons premiers (—○○○) qui, eux, doivent toujours subir le même traitement, car ils n'entrent pas dans le vers dactylique sans perdre au préalable leur dernière syllabe.

⁵ Voir *RISSH* : 1992, pp. 289–290, tableaux 1 et 2. Le seul monosyllabe long est déjà presque toujours en tête : *a fortiori*, l'addition des effectifs des monos. longs et brefs nous donnera toujours un total très élevé.

Tableau 1
Effectifs observés par place des monosyllabes étudiés

	Élisions sur													Total									
	A	a	1	2	B	b	3	4	C	c	5	6	X		x	7	8	Y	y	9	0	Z	
ENNIUS	1																						3
LUCILIUS	1	4	1		6	2	1		5	13	1		2	13			3	1					52
CICÉRON	2	2		2	1	1	1		1	1			1	1			1						9
CATULLE				2	2				1	1													10
LUCRÈCE				3	3				1	1						2	1						11
VIRGILE <i>Buc.</i>	1	3	2				2		3				1	3			1						16
<i>Géorg.</i>		2					1		1								1						9
<i>Ép.</i>		3	3		8	3	1		4	1			2	10	1		4						40
HORACE <i>Sat.</i>	6	3	1		6	2			2	12			1	2			5				1		42
<i>A.P.</i>												1											1
OVIDE		1																					1
LUCAIN																							1
PERSE	2	2	2		7		2		3	1	1		3	2			1						26
JUVÉNAL							1		1				1										3
VALÉRIUS FLACCUS		1	2		2				5	1			2	2			1						16
STACE		3				1			1	1			3	1									10
SILIUS		1			1								1	3			1						7
PÉTRONE																							-
AUSONE <i>négligé</i>					1								1	2									4
<i>soigné</i>									1								1						2
PAULIN DE NOLE	1	1							1								2	2	1				8
CLAUDIEN																							-
PRUDENCE					1	1			1				6										9
PAULIN DE PELLA	3	1			5	1						5	5				2						22
SIDOINE AP.		5			1	1			1				2				4						14
TOTAL	16	33	16	0	44	15	6	0	31	32	2	0	30	55	2	0	30	3	2	1	1	1	319

3.1. Dénombrements d'ensemble

Un simple coup d'œil sur la colonne « Total » permet de mettre en évidence la distorsion des fréquences. Il s'avère donc *a priori* malaisé d'opérer un classement car si l'on choisit comme critère l'époque à laquelle a vécu le poète, force est de constater que Lucilius, Perse et Paulin de Pella sont abondamment fournis en formes nulles alors que Lucain (échantillon : livre 5 — je n'y reviendrai plus), Pétrone et Claudien obtiennent la mention zéro. Et si l'on groupe selon le genre pratiqué par l'auteur, on voit que pour un nombre égal de vers, trois satires de Juvénal ne présentent que trois occurrences alors que Perse en aligne 26.

De plus, il faut prendre en considération la disparité que l'on peut trouver au sein des différentes œuvres ou parties d'œuvre d'un même auteur. Ainsi, nous voyons des chiffres relativement étals chez Ovide — qui propose 0 au livre 6 et 1 au livre 12 — puis chez Valérius Flaccus — qui aligne 8 formes nulles dans les 851 vers du livre 1 et 8 aussi dans les 651 vers du livre 7 — et enfin chez Silius — qui élide 7 fois aux livres 1 et 2 et 6 fois en 955 vers issus d'autres livres⁶. À l'époque tardive, Ausone aligne à son tour des résultats assez concordants : 2 en 585 vers soignés, 4 en 1 001 vers de facture plutôt négligée. Enfin, Prudence ne se signale pas particulièrement à notre attention puisque nous ne dénombrons que 2 élisions en 1 084 vers dans *Ap.*, 3/966 dans *Ham.*, 1/915 dans *Psych.*, 1/657 dans *Symm.* 1 et 2/1 132 dans *Symm.* 2⁷.

En revanche, comment ne pas noter la discordance frappante qui apparaît chez Horace ? Les 980 vers du premier livre des *Satires* comportent 42 monosyllabes élidés alors qu'il n'y en a qu'un dans les 476 vers de l'*Art poétique*. Encore que moins nets, des écarts se font jour entre les poèmes 6, 15 et 19 de Paulin de Nole où je décèle respectivement 2, 0 et 6 formes nulles, ainsi que parmi les œuvres de Virgile : 18/813 vers des *Bucoliques*, 7/1 085 vers des *Géorgiques* (1 + 4) et 40/3 308 vers de l'*Énéide* (1 + 3 + 6 + 12)⁸.

⁶ Cf. *RISSH* : 1992, p. 286, note 3.

⁷ À l'intérieur de chaque auteur, les écarts ne sont jamais significatifs. — Les vers comportant deux formes nulles étant tout à fait exceptionnels (LUCILIUS 92 et 1009, VIRG. *Buc.* 2, 25; HOR. *Sat.* I 2, 57), il n'y a pas d'obstacle à ce que l'on compare notamment le nombre de formes nulles au nombre de vers. Le cas échéant, le poète recourt même à l'hiatus pour éviter l'élision du monosyllabe : LUCILIUS 1020, PAULIN DE PELLA 268 et SIDOINE 2, 273 (et selon Soubiran : 1966, p. 403 : VIRGILE *Én.* 4, 235).

⁸ Chez Horace, l'écart parle de lui-même. Parmi les poèmes de Paulin de Nole, le dernier effectif correspond à un écart réduit proche de 2 (donc significatif) mais il serait présomptueux de conclure sur base d'effectifs si ténus. Chez Virgile, le déficit de cette partie des *Géorg.* n'est pas encore assez représentatif.

À la lueur de ces premières précisions, j'insiste bien sur le fait que mes conclusions porteront sur les ouvrages mentionnés et non sur l'ensemble de l'œuvre du poète : évitons toute généralisation hâtive ! Dans le but d'affiner ces dernières, il m'arrivera d'utiliser des données extraites d'ouvrages d'érudition et concernant des extraits plus longs voire des œuvres complètes. Je ne puis alors que faire état des données brutes, sans pouvoir citer de références, à l'inverse de ce que je peux proposer pour les extraits que j'ai personnellement dépouillés ou dont j'ai obtenu des relevés détaillés.

3.2. Premières tendances

Il serait tentant d'opérer une comparaison entre le classement chronologique et le rang occupé par chaque auteur selon le pourcentage de formes nulles, pour déceler une corrélation entre les deux indices⁹.

En fait, plusieurs obstacles s'opposent à cette façon de faire. En premier lieu, la diversité des œuvres d'un même auteur : pour ne citer qu'un exemple, Horace se voit gratifié du rang 4 pour le total des vers pris en considération alors que si l'on examinait séparément les *Satires* et l'*Art poétique*, les premières arriveraient au rang 32, pratiquement *ex æquo* avec Perse, tandis que le second se retrouverait en fin de liste.

Le classement chronologique pose également des problèmes de détail. Plusieurs auteurs sont pratiquement contemporains : Lucain et Perse, ou encore Claudien, Prudence et Paulin de Nole.

Un rangement sur base du genre pratiqué est susceptible d'apporter des résultats plus intéressants. Si l'on groupe les satiriques, on totalise 123 formes nulles en 2 592 vers. Les épiques sont Virgile (*Énéide*), Lucain, Valérius, Stace et Silius, auxquels j'ajoute la *Psychomachie* de Prudence¹⁰. Ils alignent 77 formes nulles sur un total de 16 313 vers. Si l'on se réfère aux chiffres globaux du tableau 1, on observe dans le premier cas, un excédent d'environ 97 unités, et dans le second, un déficit approximatif de 70 par rapport au chiffre théorique. Ce résultat est, faut-il le dire, hautement significatif, même s'il faut redouter la perte d'individualité de chaque auteur au sein du groupe où il se voit amalgamé¹¹.

⁹ Le « coefficient de corrélation » ρ est de 0,38, ce qui correspond, pour $\nu = 20 - 2 = 18$, à $P = 0,10$. Ce n'est pas suffisant pour être significatif.

¹⁰ Cf. *RISSH* : 1972, fasc. 2, pp. 19-32, § 7.1.

¹¹ Ainsi, Lucain se verrait nanti d'un effectif théorique arrondi de 36 formes nulles alors qu'il n'en utilise que 4.

Tableau 2
Proportion de vers comportant un monosyllabe élidé

	Nombre de			Rang par	
	vers	monosyllabes élidés	%	œuvre	auteur
ENNIUS	373	3	0,8	14	11
LUCILIUS	313	52	16,6	1	1
CICÉRON	747	9	1,2	9	7
CATULLE	395	10	2,5	5	5
LUCRÈCE	1 085	11	1	10	9
VIRGILE <i>Buc.</i>	813	16	2	6	
<i>Géorg.</i>	1 085	9	0,8	13	
<i>Én.</i>	3 308	40	1,2	8	
Total	5 206	65	1,2		6
HORACE <i>Sat.</i>	980	42	4,3	2	
<i>A.P.</i>	476	1	0,2	21	
Total	1 456	43	3		4
OVIDE	1 349	1	0,07	23	19
LUCAIN*	8 060	4	0,05	24	20
PÉRSE	650	26	4	3	2
JUVÉNAL	649	3	0,05	18	15
VALÉRIUS FLACCUS 1	851	8	0,9	11	
7	651	8	1,2	7	
Total	1 502	16	1,1		8
STACE	1 127	10	0,9	12	10
SILIUS	1 401	7	0,5	17	14
PÉTRONE	295	0	0	26	22
AUSONE négligé	1 001	4	0,4	19	16
soigné	585	2	0,3	20	17
PAULIN DE NOLE	1 421	8	0,6	16	13
CLAUDIEN	1 140	0	0	25	21
PRUDENCE	4 754	9	0,2	22	18
PAULIN DE PELLA	615	22	3,6	4	3
SIDOINE AP.	2 422	14	0,6	15	12

* J'ai cette fois utilisé un décompte complet de Lucain.

Enfin, comment ranger certains poèmes ? Pouvons-nous considérer Lucrèce et les *Géorgiques* comme des œuvres didactiques qui formeraient un nouvel ensemble ? Où insérer un auteur aussi spécial que Paulin de Pella ? Les *Métamorphoses* sont-elles une épopée ? Dès lors, puisqu'un classement préalable s'avère malaisé pour ne pas dire impossible, il est préférable de considérer chaque poème séparément et de déceler ceux qui s'écartent nettement de la norme. Statistiquement il y a

Tableau 3
Fréquence du monosyllabe élidable par rapport à la somme des mots

	Nombre de monosyllabes		Nombre de mots	%	Monosyllabes élidables		Rang par	
	élidables	dont en z			effectifs théoriques	test	œuvre	auteur
ENNIUS	145		2.349	6,2	117	+	6	3
LUCILIUS	169	12	2.146	7,9	107	+	2	1
CICÉRON	239		4.562	5,2	228		12	10
CATULLE	118		2.361	5	118		14	11
LUCRÈCE	426	10	4.056	6	352	+	8	5
VIRGILE <i>Buc.</i>	372	4	5.629	6,6	281	+	5	
<i>Georg.</i> 1+4	355	3	6.931	5,1	346		13	
<i>Éz.</i> 1+6	698	4	10.749	6,7	537	+	4	
Total	1.425	11	23.308	6,1	1.165	+		4
HORACE <i>Sat.</i>	421	58	6.948	6,1	347	+	7	
<i>A.P.</i>	147	9	3.089	4,8	154		15	
Total	568	67	10.037	5,7	501	+		7
OVIDE <i>Mét.</i> 6	192	2	4.616	4,2	230	-	18	15
LUCAIN 5	258	1	5.179	5	258		14	11
choix*	194		4.677	4,1	233	-	19	16
PERSE	248	8	4.448	5,6	222		10	8
JUVÉNAL	247		4.208	5,9	210	+	9	6
VALÉRIUS FLACCUS 1			5.597	4,6	279		16	13
7	275	5	4.450	6,2	222	+	6	3
STACE	262	10	7.212	3,6	360		20	17
SILIUS 1+2	263		8.498	3,1	420	-	25	
choix*	213	6	6.099	3,5	304	-	21	18
PÉTRONE	77		1.850	4,2	92	-	18	15

* Les extraits supplémentaires marqués d'un astérisque ont été dépouillés en vue d'une comparaison avec la prose, comme on le verra bientôt.

Tableau 3 (suite)
Fréquence du monosyllabe élidable par rapport à la somme des mots

	Nombre de monosyllabes		Nombre de vers	%	Monosyllabes élidables		Rang par	
	élidables	dont en z			effectifs	test	œuvre	auteur
AUSONE négligé	348		6329	5,5	316		10	8
soigné	117	2	3529	3,3	176		22	19
PAULIN DE NOLE	371	13	9117	4,1	458	-	19	16
CLAUDIEN	295		6766	4,4	338	-	17	14
PRUDENCE Ap.	302	17	6990	4,4	349	-	17	
Hant.	193	14	6006	3,2	300	-	23	
Psych.	196	3	5571	3,5	278	-	21	
S.1	321		4012	8	200	+	1	
S.2	371		7171	5,2	358		12	
Total	1383	34	29750	4,6	1487	-	3	12
PAULIN DE PELLA		3	3909	6,9	195	+	3	2
SIDOINE AP.		13	15634	5,3	781		11	9

- abondance significative de formes nulles, dans l'ordre décroissant, chez Lucilius, Horace (*Sat.*), Perse, Paulin de Pella, Catulle, Virgile (*Buc. et Én.*), Cicéron;
- contribution négligeable de la part d'Ennius, Lucrèce, Virgile (*Géorg.*), Valérius Flaccus, Stace;
- manque significatif de formes nulles, dans l'ordre croissant, chez Juvénal, Paulin de Nole, Ausone (soigné), Silius Italicus, Sidoine, Horace (*A.P.*), Ausone (négligé), Pétrone, Ovide, Claudien, Prudence, Lucain.

Les fluctuations dans la fréquence, pour marquées qu'elles soient, ne reflètent pas un ordre chronologique. Si d'autre part on considère que trois des satiriques pris en considération (Juvénal adopte en effet une attitude divergente) recourent très volontiers au monosyllabe élidé mais aussi Virgile et Catulle, le phénomène ne se présente pas comme la caractéristique d'un genre bien défini. On doit donc examiner dans le chef de chaque auteur les effectifs caractéristiques ou non, les tendances plus ou moins nettes : ainsi peut-on dès maintenant affirmer que les tardifs (à l'exception du seul Paulin de Pella) évitent les formes nulles, attitude que quelques classiques avaient déjà adoptée.

4. Fréquence du monosyllabe élidable et comparaison avec la prose

Après une première approche de la forme nulle sous l'angle de la fréquence absolue, examinons-en la fréquence relative. Il se pourrait en effet que la rareté ou l'absence du monosyllabe élidé soit imputable à un manque notoire de désinences vocaliques ou en *-m*.

Le prosateur recourt plus que le poète à des articulations syntaxiques (*dum, cum*), à des prépositions (*de, cum*) et à des pronoms (*me, te, se*) sujets d'une infinitive : or il s'agit là de monosyllabes passibles de l'éliision. « Dès Ennius, le monosyllabe n'est pas le bienvenu dans l'hexamètre épique ». De plus, « le nombre de monosyllabes élidables se réduit progressivement » au moins parmi les auteurs classiques¹².

Le nombre de formes nulles ne risque-t-il pas d'être fonction de l'effectif de monosyllabes élidables ? Et n'est-il pas judicieux d'étendre notre comparaison à l'effectif total des mots ?

¹² Pour tout ceci, voir Soubiran : 1966, pp. 388–389.

Vu le nombre restreint de monosyllabes en *z* (1,8 % du total), il ne se posera pas de problème particulier lors de la comparaison avec la prose, où une notion semblable à la « fin du vers » n'existe pas¹³.

Afin de pouvoir juger si la poésie hexamétrique latine évite le monosyllabe, et dans l'affirmative, dans quelle mesure cette tendance se manifeste, je me propose d'analyser à des fins de comparaison les effectifs indiquant la fréquence de ce type de mot chez six prosateurs d'époque et de style différents. À l'analyse par L. Nougaret du *De Signis* cicéronien¹⁴, j'ajoute la lecture de cinq autres textes, dont le choix relève du dessein suivant : comparer des auteurs de même époque (ou presque) mais traitant un sujet différent, ou inversement, relatant les mêmes faits mais appartenant à des âges différents, ou encore des œuvres d'un même auteur qui a écrit en prose et en vers.

Je propose de la sorte :

— de même époque mais de sujets différents :

Cicéron et Virgile, Claudien et saint Augustin;

— de même sujet mais d'époques différentes :

César et Lucain, Tite-Live et Silius Italicus;

— du même auteur :

Ausone d'une part, Paulin de Pella de l'autre¹⁵.

Les résultats obtenus sont consignés dans le tableau 4.

¹³ En poésie hexamétrique, une fin de vers survient en moyenne tous les six mots. Elle empêche l'éliision (sauf en cas de vers hypermètre, ce qui est rarissime). Ainsi, les finales d'HORACE *Sat.* I 1, 46 ... *ut si* et de PAULIN DE NOLE 6, 305 ... *qua te*, par exemple, comportent les monosyllabes *si* et *te* intégrés dans une phrase, à finale vocalique mais non élidables par leur position. Il n'existe pas de situation comparable en prose. Certes, le lecteur rencontre des fins de phrases — mais la ponctuation diffère parfois d'une édition à l'autre; quant aux paragraphes et aux chapitres, ils ont été établis par des éditeurs humanistes ou modernes. — Par souci de précision, je précise que je n'ai pas considéré comme élidables les *seu* et *neu* issus de monosyllabes, ni les prépositions *a* et *e* qui deviennent *ab* et *ex* devant initiale vocalique. Par contre, les exclamations de type *heu* sont théoriquement élidables, même si en pratique le poète les place presque toujours en hiatus : à ce sujet, HELLEGOUARC'H : 1964, p. 257 et SOUBIRAN : 1966, p. 453; ex. : VALÉRIUS 1, 113 et PAULIN DE NOLE 6, 276.

¹⁴ NOUGARET (Louis) : 1966, *Analyse verbale comparée du De Signis et des Bucoliques* (Paris : Klincksieck), dépouille les 5 000 premiers mots du discours cicéronien. Je suis ici la méthode exposée par Soubiran : 1966, pp. 391 sq.

¹⁵ De SAINT AUGUSTIN : des extraits des *Confessions*; le serment d'Hannibal chez TITE-LIVE XXI 1–4 et SILIUS 1 56–167, le discours d'Hannon et la prise de Sagonte chez TITE-LIVE XX 9–15 (*partim*) et SILIUS 2 279–390 + 650–695, le voyage du Rhône aux Alpes chez TITE-LIVE XX 27–28 et SILIUS 3 442–556, le siège et la prise de Syracuse chez TITE-LIVE XXIV 33–34 et XXV 23–31 (*partim*) et SILIUS 10 110–684 (ces passages de Silius sont regroupés au tableau 3 sous l'étiquette « choix »); le franchissement du Rubicon, la mort de Curion et la bataille de Pharsale correspondent à CÉSAR, *Guerre Civile* I 6–9, II 30–52 et III 85–97 et à LUCAIN 1, 183–319, 4, 582–824 et 7, 336–646 (figurant eux aussi au tableau 3 sous l'indication « choix »). L'extrait de prose d'AUSONE

Tableau 4
Le monosyllabe en prose

	Monosyllabes élidables	Total des mots	%
CICÉRON	448	5000	8,96
CÉSAR	299	4427	6,75
TITE-LIVE	401	6738	5,95
AUSONE	343	4107	8,35
PAULIN DE PELLA	27	311	8,68
SAINT AUGUSTIN	446	2175	8,61
Total prose	1964	25758	7,63
Total poésie	9182	183591	5

L'écart est nettement caractéristique si l'on pense que les effectifs théoriques devraient être respectivement de 1371 pour l'ensemble des prosateurs ici considérés et 9775 pour les poètes.

Pour qui voudrait une analyse exhaustive, on pourrait comparer chaque poète avec chaque prosateur mais du point de vue qui nous occupe, l'opération est superflue dès que l'on regarde les proportions de monosyllabes élidables chez les uns et chez les autres. En guise d'illustration, je reproduirai deux parallélismes :

CÉSAR : 299 monosyllabes élidables observés en 4427 mots, soit 6,75 %,

LUCAIN : 193 monosyllabes élidables observés en 4677 mots, soit 4,12 %,

alors que les effectifs théoriques s'élèvent à 239 et 253 ;

TITE-LIVE : 401 monosyllabes élidables observés en 6738 mots, soit 5,95 %,

SILIUS : 213 monosyllabes élidables observés en 6099 mots, soit 3,29 %,

pour des effectifs théoriques de 322 et 292.

La fréquence du monosyllabe élidable est donc faible en poésie et nettement inférieure à l'usage qu'en fait la prose. En outre, cette fréquence est indépendante de l'ordre chronologique et donc propre à chaque auteur.

est son *Panegyrique*, tandis que pour Paulin de Pella, il s'agit de sa *Préface*. On pourrait bien sûr aussi confronter entre eux des passages de Pétrone, de Columelle, ... : il s'ouvre là un champ d'investigation fort vaste.

Tableau 5
Effectifs des monosyllabes élidables et élidés

	Monosyllabes		Rang	%	Test
	élidables	élidés			
ENNIUS	145	3	15	2	
LUCILIUS	169	52	1	30,8	+
CICÉRON	239	9	8	3,8	
CATULLE	118	10	4	8,5	+
LUCRÈCE	426	11	11	2,6	-
VIRGILE <i>Buc.</i>	372	16	6	4,3	+
<i>Géorg.</i> 1+4	355	9	12	2,5	
<i>Én.</i> 1+6	698	16	13	2,3	-
HORACE <i>Sat.</i>	421	42	3	10	+
<i>A.P.</i>	147	1	20	0,7	-
OVIDE <i>Mét.</i> 6	192	0		0	-
LUCAIN 5	258	0		0	-
PERSE	248	26	2	10,5	+
JUVÉNAL 3+4+5	247	3	18	1,2	-
VALÉRIUS FLACCUS 1+7	530	16	9	3	
STACE	262	10	7	3,8	
SILIUS 1+2	263	7	10	2,7	
PÉTRONE	77	0		0	
AUSONE négligé	348	4	19	1,1	-
soigné	117	2	16	1,7	-
PAULIN DE NOLE	371	8	14	2,2	-
CLAUDIEN	295	0		0	-
PRUDENCE	1383	9	21	0,7	-
PAULIN DE PELLA	268	22	5	8,2	+
SIDOINE AP.	826	14	17	1,7	-
LUCAIN*	194	1		0,5	
SILIUS*	213	6		2,8	

* À titre documentaire : extraits choisis complémentaires (voir tableau 3 et note 15).

5. Rapport entre monosyllabes élidés et élidables

Comparons tout d'abord avec le tableau 2 : la disposition est quasiment semblable pour ce qui est du rang comme du pourcentage¹⁶. On peut donc infé-

¹⁶ Le coefficient de corrélation entre les auteurs est d'environ 0,95, soit $\rho < 1$, résultat hautement significatif. En fait, trois extraits livrent à eux seuls un écart très sensible : VIRGILE *Én.* (rang 8 dans le tableau 2 et 13 dans le tableau 5), STACE (12 et 7) et SILIUS (17 et 10).

rer qu'il n'existe pas d'évolution chronologique notoire. Le seul regroupement que l'on soit habilité à effectuer oppose les satiriques aux épiques, comme au § 3.2 :

satiriques	123 monosyllabes élidés,	1 085 monosyllabes élidables
épiques	43	2 132

Ces nombres se passent de tout commentaire : les épiques sont manifestement beaucoup plus attentifs à éviter l'élision du monosyllabe. Cependant, afin d'éviter la perte d'individualité de chaque auteur au sein d'un ensemble, j'ai tenu à noter leur rang : Paulin de Pella apparaît résolument proche des poètes « négligents » tandis que Juvénal, une fois encore¹⁷, rejoint le camp opposé.

Que nous proposent nos dépouillements de prosateurs ? Supposons bien sûr que les mêmes règles prévalent¹⁸.

CÉSAR	91 monosyllabes élidés,	299 monosyllabes élidables
LUCAIN	1	193
TITE-LIVE	138 monosyllabes élidés	401 monosyllabes élidables
SILIUS	6	213

On doit dès lors conclure à la répugnance générale et nette de la poésie, par rapport à la prose, face à l'élision du monosyllabe. Cette observation s'applique toutefois à des degrés divers, spécifiques à chaque auteur et indépendantes du facteur chronologique.

6. Fréquence du monosyllabe élidé par rapport aux autres élisions

Je me propose à présent de calculer si la répugnance envers l'élision du monosyllabe n'est pas imputable à une aversion qui toucherait l'élision dans son ensemble. En d'autres termes : le rapport entre monosyllabes élidés et élidables se retrouve-t-il dans celui qui oppose les autres mots élidés et élidables ? Cet

¹⁷ Cf. *RISSH* : 1992, note 8 : mon renvoi à HELLEGOUARC'H (Joseph) : « Juvénal, poète épique », *Au miroir de la culture antique [Mélanges Marache]* (Rennes) pp. 269-285.

¹⁸ Certes, on sait que dans la codification des clausules notamment, il ne faut pas élider les désinences *-m*. Même si l'on tient compte de cette correction, l'écart reste écrasant.

Tableau 6

Élisions de monosyllabes et d'autres types de mots

(Pour chaque auteur, la première ligne concerne les monosyllabes, la seconde les autres mots)

	Élidables	Élidés	Proportions (en %)	Rapport élidés/élidables
LUCILIUS	169 894	52 272	30,8 30,4	1/1
LUCRÈCE	426 3279	111 439	2,6 13,4	1/5
VIRGILE <i>Buc.</i>	372 2510	16 207	4,3 8,2	1/2
VIRGILE <i>Én.</i> 1+6	698 4950	16 735	2,3 14,8	1/6,5
HORACE <i>Sat.</i>	421 2894	42 330	10 11,4	1/1,1
HORACE <i>A.P.</i>	147 1273	1 85	0,7 6,7	1/10
OVIDE <i>Mét.</i> 6	192 2252	0 124	0 5,5	0
LUCAIN 5 + choix	452 4588	1 193	0,2 4,2	1/21
PÉTRONE	77 796	0 72	0 9	0
VALÉRIUS FLACCUS 7	275 1969	8 218	2,9 11,1	1/4
SILIUS choix	213 3174	6 440	2,8 13,9	1/5
AUSONE soigné	117 1626	2 142	1,7 8,7	1/5
CLAUDIEN	295 2996	0 77	0 2,6	0
PRUDENCE <i>Ap.</i>	302 3191	2 270	0,7 8,5	1/12
PAULIN DE PELLA	268 1951	22 290	8,2 14,9	1/1,8

aspect du problème sera traité pour les auteurs dont je possède les relevés détaillés.

De prime abord, le monosyllabe élidable semble en position de force puisqu'il peut s'élider sur un mot de n'importe quel schéma métrique sans mettre en péril l'ordonnance de l'hexamètre. Par contre, les autres types

prosodiques sont soumis à certaines restrictions : comment par exemple élider *tempore*, mot dactylique, sur un spondée ou un molosse ? Il faut absolument un monosyllabe bref ou un début iambique. En stricte probabilité, on devrait donc escompter une plus grande abondance de monosyllabes élidés par rapport aux autres types métriques.

Dans les calculs du tableau 6, j'ai tenu compte des mots élidables de l'extrême fin du vers. Certes, l'élision s'y produit rarement mais elle est théoriquement possible comme on peut le constater dans ces deux vers chronologiquement opposés :

LUCILIUS 457 : *naumachia licet haec, inquam, alueolumque putare et*
 SIDOINE 22, 42 : *cernuus inpaxam faciem stetit ore madenti et.*

Que conclure ? Le rapport entre les proportions de termes élidés en regard des effectifs de mots élidables s'établit comme suit :

1/1	LUCILIUS et HORACE (arrondi),
1/2	PAULIN DE PELLA, VIRGILE (<i>Bucoliques</i>) ¹⁹ ,
1/4	VALÉRIUS FLACCUS,
1/5	LUCRÈCE, SILIUS, AUSONE soigné,
1/6,5	VIRGILE (<i>Énéide</i>),
1/10	HORACE (<i>A.P.</i>),
1/12	PRUDENCE (<i>Apothéose</i>),
1/21	LUCAIN,
0	OVIDE, PÉTRONE, CLAUDIEN.

S'il se dégage une unanimité dans le sens, la différence est claire entre les œuvres satiriques et rustiques et les épopées. Alors que dans ces dernières, l'élision du monosyllabe est évitée le mieux possible, voire totalement, Lucilius met les monosyllabes sur le même pied que les autres termes²⁰.

¹⁹ Je signale au passage que c'est dans ces deux œuvres que l'écart entre effectifs observés et théoriques est le plus faible.

²⁰ Le calcul du coefficient de corrélation entre le rangement des quinze textes ou ensembles de textes ici retenus fait apparaître quelques écarts notoires selon qu'on les classe d'après la première ou la deuxième proportion. Ainsi, les *Bucoliques* occupent le rang 4 pour les monosyllabes élidés mais le rang 11 pour les autres mots, alors que l'*Énéide* occupe les rangs 8 et 2. Pétrone, de son côté, occupe les 14^e et 8^e positions. Les douze autres postes ne présentent en revanche que des écarts de rang minimes ou nuls : dans les deux listes, Lucilius occupe la case de tête, Paulin de Pella est n° 3, Ausone n° 9, Ovide n° 13 et Claudien n° 15. C'est pourquoi le coefficient n'atteint pas dans son ensemble 0,72, seuil correspondant à $P = 0,01$.

Tableau 7
Nature du monosyllabe élidé

	Mot à sens plein	Prép.	mi	tu	me, te, se	iam	tum	tam	qua quam	Conjonction début intér.	Total
LUCILIUS	2	1		3	21	2	1	1	1	12 8	52
CICÉRON					8					1 3	9
CATULLE	3		1		3		1			3 1	10
LUCRÈCE					4					2 1	11
VIRGILE <i>Buc.</i>	1			3	8	1				3 5	16
<i>Georg.</i>					4						9
<i>Én.</i>		1		1	23	7			2	1 5	40
HORACE <i>Sat.</i>		1	5	1	12		2			18 3	42
<i>A.P.</i>					1						1
OVIDE						1					1
LUCAIN											0
PERSE				3	7					15 1	26
JUVÉNAL						1			1		3
VALÉRIUS FLACCUS (1+7)					11	4				1 1	16
STACE				1	5	2			1	1 1	10
SILIUS					4					2 1	7
AUSONE négligé					4						4
soigné					1					1 1	2
PAULIN DE NOLE	1				1	3		1			8
CLAUDIEN											0
PRUDENCE					4	1				3 1	9
PAULIN DE PELLA					17	1				1 3	22
SIDOINE AP.				1	8	1				2 2	14

7. Sens du monosyllabe élidé

Il est temps à présent d'examiner ce que le monosyllabe élidé représente dans l'harmonie de la phrase, si son élision affecte le style du passage. Un classement rigoureux se révèle certes difficile, vu la diversité du phénomène, mais il s'avère que tous les auteurs à toutes les époques ont choisi sans grande variation de recourir aux diverses apparences du phénomène.

Le tableau 7 reprend les extraits plus longs du tableau 1.

7.1. Les mots à sens plein élidés sont rares et ils ne sont plus attestés après Lucrèce, sauf dans la satire²¹. Leur disparition de la mesure du vers pose à nouveau le problème de la prononciation du terme élidé. Si ENNTUS *Ann.* 193 V = *Sp.* 22 W

hos ego in pugna vici victusque sum ab isdem

reste compréhensible par la présence de *ego*, qu'en est-il de LUCILIUS 577 et 1333

*nugator, cui dem, ac nebulo sit maximus multo
virtus id dare quod re ipsa debetur honori*

C'est bien sûr une question qui sort du cadre de cette recherche mais que je ne voulais pas passer sous silence.

7.2. Introduisant un mot à sens plein, les prépositions ne sont élidées que trois fois. Bien que dans une étude de ce genre il convienne d'envisager plutôt des dénombrements suffisamment amples pour permettre des comparaisons et des calculs d'écart, on me permettra de m'attarder un instant à l'élision de la préposition monosyllabique, qui sert de révélateur de l'opposition entre les styles. Dans la satire, nous lisons en effet LUCILIUS 514

te primum cum istis insanum hominem et cerebro sum

avec trois élisions et monosyllabe final précédé d'un anapeste ₉₀Z irrégulier, et HORACE I 2, 57

« nil fuerit mi » inquit cum uxoribus unquam alienis

²¹ Soubiran : 1966, p. 402, qui ne relève pour l'époque classique qu'un cas postérieur à Lucrèce (qui élide trois fois dans le livre 1 — Soubiran : 1966, p. 402, repère dans l'œuvre complète 5 *rem* et 3 *uim*) en dehors de la satire (*ibid.*, p. 419 : 4 *rem* chez Horace) : *dem* chez Ovide, *Art d'aimer* 3, 2. Dans mes extraits tardifs, je ne décèle qu'un relatif élidé chez Paulin de Nole 19, 516. — Manifestement, le savant français n'incorpore pas *sum* et *sim* aux termes à sens plein. J'ai quant à moi évité de former une catégorie particulière pour les rares occurrences que j'ai rencontrées (autres textes : encore un *sim* chez Silius 6, 441).

avec trois élisions également, dont deux de monosyllabes, et une finale quadrisyllabique rare²²! Inversement, le vers épique de VIRGILE, *Énéide* 6, 38

nunc grege de intacto septem mactare iuuenos

est bien plus canonique avec une seule élision et la finale régulière.

7.3. Abordons à présent les pronoms. *Mi*, variante de *mihi*, ne se rencontre que chez Lucrèce (1, 924) et cinq fois chez Horace.

Tu, en théorie emphatique, n'aurait-il pas dû échapper à l'élision? Quelle que soit sa place, son éclipse porte préjudice au caractère noble, voire grandiloquent du passage. En fait, les poètes ne l'élident que sur des formes de *ille*, *ipse* ou *iste*, ou sur un mot outil ou invariable²³.

Les formes *me*, *te*, *se* se révèlent intéressantes dans notre optique par leur fréquence nettement élevée. Entrons dans le détail en utilisant à présent quelques œuvres dont je possède le relevé lexicographique complet²⁴.

Tableau 8
me, *te*, *se*, élidés ou non

	<i>me</i>		<i>te</i>		<i>se</i>		Total	
	total	élidés	total	élidés	total	élidés	total	élidés
LUCILIUS	16	12	16	6	6	3	38	21
LUCRÈCE 1	3	2	12	1	44	1	59	4
VIRGILE	222	36	311	27	238	31	771	94
HORACE A.P.	4	1	4	0	2	0	10	1
OVIDE <i>Mét.</i> 6	10	0	6	0	1	0	17	0
LUCAIN 5	10	0	21	0	10	0	41	0
VALÉRIUS FLACCUS 7	18	5	28	2	10	0	56	7
AUSONE <i>Moselle</i>	4	1	21	0	2	0	27	1
CLAUDIEN	10	0	28	0	10	0	48	0
PAULIN DE PELLA	51	14	18	1	12	2	81	17
Total	348	71	465	38	334	37	1 149	145

²² À propos des places plus ou moins canoniques des différents types de mots, je renvoie à *RISSH* 28 : 1992, pp. 308 et 312.

²³ En dehors d'HORACE *Sat.* I 1, 86 *tu argento* et de PERSE 5, 130 *tu impunitor* (deux vers satiriques!), on voit l'élision de *tu* sur *ipsa* (LUCIL. 985); *illos* (LUCIL. 561), *illum* (VIRG. *Buc.* 3, 25) et *illic* (STACE *Ach.* 1, 84); *istuc* (LUCIL. 1019) et *istud* (PERSE 1, 2); ou encore sur des mots invariables ou indéfinis (VIRG. *Buc.* 2, 71 et 3, 26; *Én.* 1, 289; PERSE 4, 14; SIDOINE 2, 99).

²⁴ Je puise les données pour l'ensemble de Virgile chez Soubiran : 1966, p. 402.

Que nous apprend ce tableau ? Si nous le lisons « verticalement », la préférence générale réservée à l'élision de *me* ressort immédiatement. Pourtant, c'est le pronom *te* qui est globalement le plus attesté dans les extraits ici sélectionnés — mais c'est aussi le moins élidé. D'autre part, une lecture « horizontale » nous confirme qu'ici encore, Lucilius emporte la palme.

Les arrangements verbaux au sein des vers classiques et tardifs, soignés et négligés, ne permettent pas de dégager d'autre « règle ».

7.4. Pour mémoire, je mentionnerai les adverbes *iam* et *tum*. Si le deuxième est fort peu élidé, *iam* est beaucoup mieux attesté et on le rencontre encore à l'époque tardive.

Citons également *tam* : il est peu élidé, sans doute parce que son rôle d'adverbe d'intensité le destine mal à subir une quasi-disparition.

Une meilleure vision d'ensemble serait obtenue en comparant mes relevés avec les effectifs des mêmes mots non élidés chez différents auteurs.

7.5. Les mots subordonnants doivent imprimer à un nouvel ensemble de mots une nuance, un sens spécifique. Ils devraient dès lors rester intelligibles : la disparition du « mot tremplin » nous semble dès lors surprenante et nocive à la bonne compréhension du texte²⁵, à moins que le poète n'utilise des palliatifs : a) loger le monosyllabe subordonnant élidé après un autre monosyllabe qui amorce déjà la liaison, ou encore b) rejeter à l'intérieur de la subordonnée le mot théoriquement introducteur (avant-dernière colonne du tableau 7). Cette façon de faire présente en outre la particularité stylistique de mettre en évidence le premier terme, dès lors à sens plein, de la subordonnée en question.

La richesse stylistique, quelque ample qu'elle puisse être, ne sera pas développée dans cette étude. Envisageons ici si la fréquence du phénomène permet de dégager des arguments de style ou de datation (tableau 9).

Les effectifs sont certes ténus. Il se dégage cependant un net mouvement de la part de Lucilius, Horace et Perse — trois satiriques — en faveur de l'indifférence, voire, dans le chef d'Horace, de la négligence ou plutôt du *sermo cotidianus* avec tout ce qu'il peut avoir de populaire. Les poètes plus soigneux et l'ensemble des tardifs (y inclus Paulin de Pella cette fois) adoptent une attitude inverse. On aurait donc tendance à formuler ici un critère de style et de datation.

²⁵ Je partage ici le point de vue de Soubiran, *op. cit.*

Tableau 9
Monosyllabe subordonnant élidé

	« condamnables »	palliatifs	
		(a)	(b)
LUCILIUS	9	3	8
CATULLE	2	1	3
CICÉRON	1	0	0
LUCRÈCE	1	1	1
VIRGILE <i>Buc.</i>	1	2	0
<i>Én.</i>	1	1	4
HORACE <i>Sat.</i>	17	1	3
PERSE	8	7	1
JUVÉNAL	0	1	0
STACE	0	1	0
SILIUS	1	1	1
AUSONE <i>Moselle</i>	0	1	0
PAULIN DE NOLE	1	0	1
PRUDENCE	1	2	1
PAULIN DE PELLA	1	0	3
SIDOINE AP.	0	2	2

8. Conclusion

La lecture de nombreux auteurs jusqu'à l'époque tardive nous permet de préciser et d'enrichir les acquis d'études sur la question. En fréquence absolue, les satiriques (sauf Juvénal) et des auteurs du début du classicisme recourent plus à l'élosion du monosyllabe. Parmi les tardifs, seul Paulin de Pella adopte une attitude similaire (§ 3).

La fréquence du monosyllabe élidable est plus élevée en prose qu'en poésie hexamétrique. Dans ce dernier genre, il existe bien sûr des différences entre les auteurs. Par rapport à la prose, la poésie est bien plus rétive face à l'élosion du monosyllabe (§ 4).

Continuant cette approche chiffrée, j'ai recherché la proportion entre les monosyllabes élidés et élidables (§ 5) ainsi que le quotient correspondant pour les autres types de mots. Encore une fois, Lucilius, Horace, Paulin de Pella et le Virgile des *Bucoliques* se distinguent des poètes épiques, qui réduisent les élisions de monosyllabes (§ 6).

Quant au sens du monosyllabe élidé et au rôle qu'il joue dans la phrase, les observations de détail s'appuient fatalement sur des effectifs de plus en plus

ténus et nous invitent dès lors à une prudence accrue. Il se dégage cependant avec netteté une préférence nette envers l'élision de *me* par rapport à *te* et *se*, tandis que l'élision du mot subordonnant met à nouveau en relief l'opposition entre le trio satirique Lucilius–Horace–Perse et les autres auteurs, y compris l'unanimité des tardifs.

La recherche n'est bien sûr pas close : si des extraits plus amples peuvent être dépouillés, j'envisage d'approfondir la comparaison entre les types de mots préférés des poètes et ceux auxquels les prosateurs recourent le plus volontiers. Une même langue se prête en effet à bien des traitements, dont les différences sont aisément mises en relief par la statistique.

*
* *

Deuxième partie : les formes frappées d'aphérèse

9. Généralités

L'aphérèse constitue le deuxième accident qui procure une forme nulle. Aussi ai-je pensé qu'il était logique de reprendre *mutatis mutandis* la méthode utilisée à propos du monosyllabe élidé. Cette façon de procéder permettra en outre d'établir s'il existe un lien entre les usages des deux formes nulles.

Ici encore se manifestent de flagrantes différences entre les auteurs ou même entre les œuvres d'un écrivain.

Virgile et Horace se signalent par un déséquilibre notoire au sein de leurs propres poèmes : les *Géorgiques* accusent un déficit significatif. *L'Art poétique*, moins bien fourni que les *Satires*, frôle quant à lui la différence caractéristique. Détaillons quelques œuvres dont j'ai groupé les résultats : Ovide commet 46 aphérèses dans les 721 vers du livre 6 mais 26 dans les 628 vers du livre 12, tandis que Valérius Flaccus oppose nettement l'unique aphérèse en 851 vers (livre 1) aux 9 en 651 vers (livre 7).

Tableau 10
Fréquence des aphèreses

	Nombre		Pourcentage des vers	Rang	Contributions statistiques intéressantes
	de vers	d'aphèreses			
ENNIUS	373	11	2,9	9	
LUCILIUS	313	15	4,8	4	+
CICÉRON	747	21	2,8	11	
CATULLE 64	395	6	1,5	19	-
LUCRÈCE 1	1 085	53	4,9	2	+
VIRGILE <i>Buc.</i>	813	16	1,9	14	
<i>Georg.</i> 1+4	1 085	10	0,9	21	-
<i>Én.</i> 1+3+6+12	3 308	61	1,8	17	-
HORACE <i>Sat.</i> I	980	47	4,8	3	+
<i>A.P.</i>	479	16	3,4	6	+
OVIDE <i>Mét.</i> 6+12	1 349	76	5,6	1	+
LUCAIN 5	815	20	2,5	12	
PERSE	650	25	3,8	5	+
JUVÉNAL 3+4+5	649	19	2,9	10	
VALÉRIUS FLACCUS 1+7	1 502	10	0,7	23	-
STACE <i>Ach.</i>	1 127	12	1,1	20	-
SILIUS 1+2	1 401	12	0,9	22	-
PÉTRONE	295	9	3,1	8	
AUSONE négligé	1 001	18	1,8	16	-
soigné	585	0	0	25	-
PAULIN DE NOLE	1 421	24	1,7	18	-
CLAUDIEN	1 140	1	0,1	24	-
PRUDENCE	4 754	168	3,6	7	+
PAULIN DE PELLA	615	12	2	15	
SIDOINE AP.	2 422	56	2,3	13	

Tableau 11
Rappel des effectifs des deux types de formes nulles

	Nombre de vers	Monosyllabes éliés (a)	Écart statistique intéressant	Aphèreses (b)	Écart statistique intéressant	Rapport b/a
ENNIUS	375	3		11		3,67
LUCILIUS	313	52	+	15	++	0,29
CICÉRON	747	9		21		2,34
CATULLE 64	395	10	+	6	-	0,6
LUCRÈCE 1	1085	11	-	53	+	4,82
VIRGILE <i>Buc.</i>	813	16	+	16	-	1
<i>Georg.</i> 1+4	1085	9	+	10	-	1,11
<i>Ép.</i> 1+3+6+12	3308	40	+	61	-	1,52
HORACE <i>Sat.</i> I	980	47	+	47	-	1,12
<i>A.P.</i>	479	1	-	16	+	16
OVIDE <i>Mét.</i> 6+12	1349	1	-	76	+	76
LUCAIN 5	815	0	-	20		
PERSE	650	26	+	25	-	0,96
JUVÉNAL 3+4+5	649	3	-	19	+	6,33
VALÉRIUS FLACCUS 1+7	1502	16	+	10	-	0,62
STACE <i>Achl.</i>	1127	10	+	12		1,2
SILIUS 1+2	1401	7		12		1,7
PÉTRONE	295	0	-	9	+	
AUSONE négligé	1001	4	-	18		4,5
soigné	585	2	+	0	-	
PAULIN DE NOLE	1421	8		24		3
CLAUDIEN	1140	0	-	1	+	
PRUDENCE	4754	9	-	168	+	18,67
PAULIN DE PELLA	615	22	+	12	-	0,55
SIDOINE AP.	2422	14	-	56	+	4

Dans le même ordre d'idées, Ausone délaisse complètement l'aphérèse dans la *Moselle* et le *Cupidon* mais en laisse 18 dans des poèmes de moindre facture. Notons enfin les oscillations chez Prudence : 64/1 084 dans *Ap.*, 26/966 dans *Ham.*, 24/914 dans *Psych.*, 24/657 dans *S. 1* et 30/1132 dans *S. 2*, ce qui assure à l'*Apothéose* une première place indiscutable.

Aucune connexion claire entre la fréquence de l'aphérèse et une époque ou un genre littéraire déterminé ne se fait jour.

10. Rapport entre le monosyllabe élidé et l'aphérèse

L'étude revêt un intérêt supplémentaire si l'on compare les comportements de chaque auteur vis-à-vis de chaque type de forme nulle. Le rapport entre la fréquence des monosyllabes élidés et celle des aphérèses est propre à chaque poète. Avec 52 et 15 respectivement, Lucilius s'oppose diamétralement à Lucrèce, qui aligne 11 et 53, alors que les deux écrivains sont proches dans le temps. Et que dire des 26 et 35 de Perse face aux 3 et 19 de Juvénal ?

La majorité des poètes use davantage de l'aphérèse que du monosyllabe élidé, tandis que dix œuvres montrent la préférence inverse.

Aucune évolution diachronique régulière n'apparaît pas plus que ne se révèle une constante pour un genre littéraire déterminé.

11. Fréquence relative de l'aphérèse

Avec beaucoup de pertinence, J. Soubiran²⁶ attire l'attention sur le nombre relativement élevé de *(e)st* frappés d'aphérèse²⁷. Il caractérise en effet la haute fréquence du phénomène par rapport aux *est* restés intacts²⁸ puis il met en relief la proportion insolite de *(e)st* par rapport aux mots sur lesquels s'opère une

²⁶ *Ibidem*, pp. 159–160.

²⁷ Selon la convention que j'ai précédemment énoncée, l'utilisation des parenthèses symbolise l'éliision. Parallèlement, je désignerai désormais par *(e)st* les formes frappées d'aphérèse. J'inclus dans ces dénombrements les très rares *es*, 2^e personne : par ex. LUCIL. 1235, VIRG. *Én.* 1, 387, VALÉR. 1, 172, AUSONE *Parent.* 21, 3, PRUD. *Psych.* 88.

²⁸ Soubiran : 1966, p. 159. Virgile (*Én.*) et Lucain soumettent à l'aphérèse environ deux tiers de leurs *est*.

Tableau 12
Fréquence relative de l'aphérèse

	<i>est</i>		<i>(est)</i>	%	Rang
	total	dont en A*			
ENNIUS	17		11	64,7	9
LUCILIUS	31	2	15	48,4	19
CICÉRON	33		21	63,6	11
CATULLE	6		6	100	1
LUCRÈCE	81	1	53	65,4	7
VIRGILE <i>Buc.</i>	31	2	16	51,6	17
<i>Géorg.</i>	16	2	10	62,5	12
<i>Én.</i>	47	3	29	61,7	13
HORACE <i>Sat.</i>	84	1	47	56,6	14
<i>A.P.</i>	23		16	69,6	4
OVIDE <i>Mét.</i>	71	1	46	64,8	8
LUCAIN	63	2	20	54,5	10
PERSE	37	1	25	39,7	21
JUVÉNAL	16	2	19	51,3	18
VALÉRIUS FLACCUS	17		10	62,5	12
STACE	17		12	70,6	3
SILIUS	16		12	70,6	3
PÉTRONE	16	3	9	56,2	15
AUSONE négligé	40		18	45	20
soigné	4		0	0	23
PAULIN DE NOLE	36	1	24	66,7	5
CLAUDIEN	3	1	1	33,3	22
PRUDENCE	301	2	168	55,8	16
PAULIN DE PELLA	19		12	66,3	6
SIDOINE AP.	68		56	82,3	2

* *Est* en A, c'est-à-dire en tête de vers, pose un problème particulier qui sera envisagé dans un paragraphe spécial.

élision normale²⁹, et ce à la lueur du rapport dérisoire qui lie le total des *est* à celui des autres mots pourvus d'une initiale vocalique³⁰.

Si je voulais à nouveau comparer les deux phénomènes qui amènent une forme nulle, je pourrais procéder de façon analogue : à se baser sur la probabilité pure, le monosyllabe élidé partirait favori, il suffit de comparer le nombre de monosyllabes élidables à celui de pour s'en convaincre. Or, nous savons qu'il

²⁹ *Ibid.*, p. 160 : 2/7 chez OVIDE.

³⁰ 1/50 dans les *Bucoliques* et la *Pharsale*, 1/100 dans l'*Énéide*.

n'en est rien : c'est que le poète obéit à des règles parfois encore mal définies ou ignorées, à coup sûr étrangères au hasard pur.

Envisageons le rapport entre l'aphérèse et le nombre total d'occurrences de *est* (tableau 12).

La proportion de (*e*)*st* enregistre au gré des auteurs moins de variations que dans les tableaux précédents. Si l'on excepte Catulle d'une part, Perse, Ausone et Claudien de l'autre, le score oscille toujours entre 0,5 et 0,7. Ceci explique que le nombre de contributions intéressantes à un test statistique est peu fourni. Bien plus : un χ^2 sur l'ensemble du tableau franchit de peu le seuil critique, malgré l'ampleur des variables. Catulle et Sidoine favorisent l'aphérèse de façon significative, tandis que Perse et Ausone l'évitent. Il faut dès lors en inférer qu'à toute époque et dans tous les genres littéraires, le phénomène se produit *a priori* avec une remarquable stabilité.

12. *Est* en tête de vers

Il faut maintenant revenir au problème des formes placées en position **A** : en cet endroit du vers, elles ne peuvent pas subir l'aphérèse. La valeur du verbe est très variable : on peut en effet opposer

LUCRÈCE 1, 86–87

*primum Graius homo mortalis tollere contra
est oculos ausus*

avec *est* auxiliaire en enjambement, et

PAULIN DE NOLE 19, 36–37

*... quia lene iugum et leue Christi
est onus ad Christum...*

où *est*, également en enjambement, a une valeur copulative, à d'autres passages où le verbe présente une valeur forte d'existence :

VIRGILE *Géorg.* 4, 271

Est etiam flos in pratis, cui nomen amello

PRUDENCE 123

Est invisibilis donum Patris edere Natum

La question soulevée comporte dès lors un double aspect :

- 1) *est* à cet endroit est-il susceptible de subir l'aphérèse ? Je n'en ai trouvé aucun exemple, alors que le monosyllabe élidé sur **A** est attesté. Il n'empêche que le fait est théoriquement possible : des groupes comme *cum est, tu es, ...* ne sont pas *a priori* exclus.

- 2) ou alors, l'absence d'aphérèse en **A** ne doit-elle pas tomber sous le coup d'un interdit³¹ ? Il faudrait alors qu'une double condition soit remplie :
- 1) que *est* en **A** revête toujours le sens fort de « il existe », comme dans les exemples de Virgile et de Prudence cités ci-dessus, et
 - 2) qu'à toutes les autres places du vers, cette valeur renforcée qui prive le verbe de sa « valeur d'enclitique » soit un obstacle dirimant à l'aphérèse.

12.1. Sans fournir une liste exhaustive des *est* à chaque place — là ne réside bien sûr pas l'objet de cette recherche — je puis cependant assurer qu'il existe quelques occurrences de *est* en **A** à valeur faible chez des auteurs aussi variés de Lucilius, Lucrèce, Lucain ou Paulin de Nole³². Mais il faut reconnaître que les autres *est* possèdent un sens marqué, et ce dès Ennius, dans le fameux vers

Ann. 23 V = 24 W

Est locus, Hesperiam mortales quam perhibebant.

Virgile reprendra d'ailleurs dans l'*Énéide*, deux fois le premier hémistiche et Pétrone, les deux premiers mots. La pratique se maintient à l'époque tardive³³.

12.2. Inversement, certaines formes de *est* situées à d'autres endroits du vers accusent un sens marqué, bien que frappées d'aphérèses. Il serait difficile de nier l'identité des deux tournures alors que l'une est « normale » et que l'autre subit l'aphérèse. À de nombreux exemples virgiliens, je crois pouvoir ajouter les formules du type *tanti (e)st* ainsi que les passages de Prudence où il parle de l'existence de Dieu³⁴.

En conclusion, puisque quelques *est* en **A** ont une valeur « neutre » et que des *(e)st* dans le vers revêtent une signification forte, j'ai décidé d'inclure dans la première colonne du tableau précédent toutes les occurrences de *est*.

³¹ Soubiran : 1966, p. 166, au départ du seul Virgile il est vrai, conclut à l'impossibilité d'une aphérèse de *est* pris dans le sens « existentialiste », dont la présence semble indispensable à l'intelligence du texte.

³² Ainsi LUCIL. 332, 344; LUCR. 1, 867; HOR. *Sat.* I 2, 63; 3, 133; LUCAIN 5, 657, 669 (et dans d'autres extraits, *est ignota* 8, 398 notamment); PRUD. *Ap.* 123; PAULIN DE NOLE 19, 37.

³³ *Én.* 1, 530 et 3, 163 (aussi 6, 271 *Est iter in silvis...*); PÉTR. 67 et 146; autres cas : *Est ratio* chez JUVÉNAL 4, 20, après *Est etiam ratio* de LUCR. 6, 132. À basse époque, CLAUD. 2, 290.

³⁴ Par exemple : VIRG. *Én.* 5, 368 (*Hic domus est*, cf. OVIDE *Mét.* 12, 120 *Haec manus est*), 6, 129 et 791, en fait de tournure normale; avec aphérèse : *ibid.* 4, 347 *patria est*, LUCR. 1, 684 et PERSE 5, 81 *ita est*; PRUDENCE *Symm.* 1, 49 et 569 notamment.

13. Comparaison avec la prose

Comme je l'ai fait précédemment lors de l'étude du monosyllabe élidé (§ 4), je produirai ici les résultats que j'ai obtenus en dépouillant des extraits en prose traités comme s'ils étaient scandés³⁵. Que l'on se souvienne d'un des passages les plus connus de Tite-Live : le serment d'Hannibal (XXI, ch. 1, § 4), qui commence par *Fama est etiam Hannibalem*. Je lis donc *Fama (e)st*. Précaution supplémentaire : afin de ne pas fausser la comparaison, je me suis borné à utiliser les mots pouvant engendrer un schéma métrique compatible avec l'hexamètre dactylique.

Tableau 13

L'aphérèse selon des dépouillements d'extraits de prose

	<i>est</i>	Aphérèses	Pourcentage
CICÉRON	74	23	31
CÉSAR	9	5	55
TITE-LIVE	19	14	74
AUSONE	35	16	46
SAINT AUGUSTIN	52	23	44

À première vue, l'attitude des prosateurs n'est pas fondamentalement divergente de celle des poètes.

Si l'on se réfère en outre au nombre total de mots (tableaux 3 et 4) et que l'on calcule le rapport *est*/autres mots, c'est-à-dire les possibilités théoriques d'aphérèse, l'écart entre la prose et la poésie n'apparaît pas considérable et reste toujours inférieur à celui que fournit la comparaison entre les monosyllabes élidables et les autres mots.

³⁵ Voir note 15; j'ai toutefois dû exclure ici le texte de Paulin de Pella, car ses effectifs sont minimes.

14. La place de l'aphérèse

Le fait est bien connu : l'aphérèse se manifeste essentiellement en fin de membre, c'est-à-dire aux césures *T*, *P* et *H* ainsi qu'à l'extrémité du vers³⁶.

Un examen détaillé des agencements spéciaux ou situés à d'autres places ne permet pas de tirer de conclusion remarquable, vu la grande faiblesse des effectifs³⁷. Tout au plus assistons-nous à la disparition de la formule **Aa**, parallèle d'ailleurs à la raréfaction du spondée à cette place³⁸.

Revenons donc à l'immense majorité des cas, dont j'ai effectué l'examen sous un triple angle :

- 1) Quel rapport quantitatif se manifeste entre les aphérèses en **B**, **C**, **X** et **z** ?
- 2) Existe-t-il une corrélation visible entre l'aphérèse et l'importance de la coupe correspondante ? ou, si l'on préfère, la forme prosodique engendrée par l'aphérèse coïncide-t-elle avec une interruption plus ou moins forte de l'idée ?
- 3) De quelle nature et de quelle intensité est le lien qui unit *est* au mot qui lui imprime l'aphérèse ? On peut espérer qu'il sera possible, au terme de cette triple enquête, de discerner quelque originalité chez l'un ou l'autre auteur.

14.1. L'aphérèse et la coupe

Seuls Ovide (*Mét.* 6) et Perse obtiennent en un nombre de vers relativement peu élevé, un effectif d'aphérèses proportionnellement imposant. Le second fait évident est la concentration minimale d'aphérèses dans la colonne « autres », qui regroupe pourtant **a**, **b**, **c**, **x**, **Y** et **Z**. Enfin, **C** — soit la penthémimère — et **z** — la fin de vers — totalisent le score le plus élevé : n'est-ce pas là que l'on doit s'attendre au plus grand nombre de coupes syntaxiques ?

³⁶ J. Soubiran n'envisage pas le problème exactement sous le même angle. Néanmoins, le fait ressort clairement de ses propos ainsi que des nombreux exemples qu'il cite et les divers dépouillements métriques et prosodiques déjà publiés le confirment : je pense surtout aux répertoires de LIÉNARD (Edm.) : 1978 et 1980 (Bruxelles, Coll. « Sources et instruments »).

³⁷ Ainsi LUCIL. 990 et CAT. 64, 301 : seules aphérèses en fin de vers spondaique; PRUD. *Psych.* 682 : finale **Y90Zz**; **xY** chez CIC. *Ph.* 8; **78Y** chez HOR. *Sat.* I 2, 81; **2BbC** chez PAULIN DE NOLE 19, 632; **2B34C** chez PRUD. *Symm.* 2, 872; par moment apparaît le molosse **CcX** : CIC. *Ph.* 49, PAULIN DE NOLE 19, 647, PAULIN DE PELLA 400.

³⁸ Je n'en trouve plus qu'un seul exemple chez les tardifs : PRUD. *Symm.* 1, 189.

Tableau 14
Effectifs des aphérèses par place.

	B	C	X	z	Autres	Total
LUCILIUS	3	5	2	1	4	15
CICÉRON		6	5	6	4	21
CATULLE	1	2	1	2		6
LUCRÈCE	4	10	2	29	8	53
VIRGILE <i>Buc.</i>	1	5	2	6	2	16
<i>Géorg.</i>	1	2	4	2	1	6
<i>Én.</i>	2	11	14	28	6	61
HORACE <i>Sat.</i>	7	12	4	17	7	47
<i>A.P.</i>	4	4	3	5		16
OVIDE <i>Mét.</i>	13	13	6	12	2	46
LUCAIN	6	3	3	6	2	20
PERSE	2	10	6	6	1	25
JUVÉNAL	5	8		4	2	19
VALÉRIUS FLACCUS (1+7)	1	2	1	4	2	10
STACE <i>Ach.</i>	3	2	1	6		12
SILIUS	3	3	5	1		12
PÉTRONE	1	1	1	3	3	9
AUSONE négligé	2	4	3	7	2	18
PAULIN DE NOLE	3	7	4	9	1	24
CLAUDIEN	1					1
PRUDENCE	20	58	29	55	6	168
PAULIN DE PELLA	2	1	6	3		12
SIDOINE AP.	4	16	13	22	1	56

14.2. L'aphérèse et la ponctuation

Comme on va ici être appelé à fractionner des effectifs déjà parfois peu fournis, il importe de ne reprendre en considération que certaines lignes des tableaux précédents.

Manifestement, la penthémimère (après C) et plus encore, la fin de vers (z) constituent la place de prédilection de la ponctuation après un (e)st si discret en fin de phrase, réduit à une paire de consonnes, si bien que l'on se demande si son utilité ne se réduit pas parfois à l'allongement de la voyelle précédente !

L'indifférence règne à la trihémimère, habituellement considérée comme la plus « faible » des coupes et attestée le plus tardivement : par Ausone, dans la préface à son centon-*Épithalame*, alors que l'héptémimère, césure plus « forte » que la précédente, se voit gratifiée d'un score unique en son genre, en défaveur de la ponctuation mais non significatif.

Tableau 15

Ponctuation (P) ou non (NP) ?

Les effectifs suffisamment élevés et statistiquement significatifs sont marqués de + ou -

	B		C		X		z	
	P	NP	P	NP	P	NP	P	NP
LUCRÈCE	2	2	5	5	1	1	29 ⁺	0
VIRGILE <i>Én.</i>	1	1	4 ⁻	7	4	8	20	8
HORACE <i>Sat.</i>	4	3	7	5	2	2	12	5
OVIDE	6	7	8	5	2	4	12 ⁺	0
LUCAIN	4	2	2	1	2	1	6	0
PERSE	1	1	8	2	2	4	4	2
PAULIN DE NOLE	3	0	4	3	2	2	6	3
PRUDENCE	10	10	39 ⁺	19	14	15	44 ⁺	12
SIDOINE AP.	2	2	14	1	6	7	14	8
TOTAL	33	28	91	48	35	44	147	38

14.3. Il reste à présent à sérier les aphérèses en fonction de la nature et de l'intensité du lien qui unit (*e*)st au mot précédent. Cette fois, il ne s'agit pas seulement de ranger par place ou par type de mot, c'est-à-dire d'obtenir des nombres indiscutables, mais d'être sensible également à l'aspect stylistique, voire d'imaginer l'élocution du lecteur. Aussi quitte-t-on le domaine où la science des nombres s'applique sans discussion.

Je n'entrerais dès lors pas ici dans le détail de catégories qui peuvent se multiplier afin de donner une idée précise de la nuance et de la richesse stylistique de l'hexamètre³⁹. La conséquence immédiate de cette méthode est bien sûr la réduction de chaque effectif à quelques unités — exceptionnellement plus de dix — voire à zéro. S'il est vain de dissimuler combien certaines interprétations sont subjectives, je puis résumer ici mon enquête de manière lapidaire : aucun auteur, classique ou tardif, soigneux ou négligent, ne se singularise !

³⁹ Dans ma thèse, je différencie jusqu'à quinze catégories selon des critères bien sûr partiellement subjectifs.

15. Brève conclusion sur l'aphérèse

Des différences se manifestent certes entre divers auteurs, et même entre les œuvres d'un même poète, pour ce qui est de la fréquence globale du phénomène (§ 9), mais elles ne s'inscrivent jamais dans une optique diachronique et ne permettent pas davantage d'opposer entre eux les genres littéraires. Tous placent le phénomène devant les césures *T*, *P*, *H* et en fin de vers, et c'est surtout à la fin de chaque hémistiche que l'aphérèse est liée à une ponctuation forte.

À première vue, l'attitude des prosateurs n'est pas fondamentalement divergente de celle des poètes, dans la mesure où les deux manières d'écrire sont comparables (§ 13). Faut-il donc conclure non seulement à une grande stabilité de l'hexamètre, mais aussi à celle de la langue latine dans son ensemble ?

16. Appendice : les formes nulles dans les autres types de vers

Les hexamètres dactyliques latins, suivis ou en distiques, rédigés depuis l'origine jusqu'à Valahfrid Strabon, et qui ont échappé à l'oubli, sont au nombre de 180 000 environ⁴⁰. Pour considérable que soit cette masse de production littéraire, elle n'est pas à elle seule représentative de toute la poésie latine, même si elle est majoritaire. Que l'on songe aussi aux vingt-sept comédies de Plaute et de Térence, aux dix tragédies attribuées à Sénèque, ou encore aux livres de Phèdre : voici quelques dizaines de milliers de vers iambo-trochaïques, sans compter les anapestiques et la grande variété des passages lyriques. Les petits poèmes de Catulle, les *Odes* d'Horace et les *Épigrammes* de Martial, certaines *Silves* de Stace puis différentes œuvres d'Ausone, Paulin de Nole, Prudence, Sidoine Apollinaire et j'en passe, nous apportent de leur côté une abondance d'ascéliades, de sapphiques et autres glyconiques.

Il me semble dès lors opportun de dévoiler la première partie d'une recherche à laquelle je suis attelé depuis des années : un vaste panorama de l'utilisation des divers types de mots à travers les différents schémas de vers ou de strophes attestés dans la littérature latine.

⁴⁰ Figurent également dans ce total les hexamètres lyriques de PRUDENCE, ceux que SÉNÈQUE intercale dans les chœurs de ses tragédies, ... Seuls manquent les hexamètres épigraphiques.

Tableau 16
Les hendécasyllabes sapphiques

	CAI.	HOR.	SÉN.	STA.	AUS.	P.NO.	PRU.	SID.	WST.	VFO.	PLM	ENN.
Vers	30	606	482	42	48	255	210	63	51	66	54	48
Mots non nuls	155	2907	2381	197	233	1262	963	293	240	396	260	222
Moyenne	5,17	4,80	4,94	4,69	4,85	4,95	4,59	4,65	4,71	6,00	4,81	4,62
Monosyllabes non éliés	13	96	51	6	5	47	20	7	9	11	7	6
—	28	417	311	29	32	211	110	45	38	59	42	29
Total	41	513	362	35	37	258	130	52	47	70	49	35
Formes nulles												
Monosyllabes éliés	1	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	-
Aphèreses	1	3	4	-	-	-	3	-	-	2	-	-
Nombre total d'élisions	17	79	28	2	6	24	7	3	-	4	8	7
Moyenne par vers	0,57	0,13	0,06	0,05	0,12	0,09	0,03	0,05	-	0,19	0,15	0,15
Moyenne par mot	0,11	0,03	0,01	0,01	0,03	0,02	0,01	0,01	-	0,01	0,03	0,03

Tableau 17
Les asclépiades

M = asclépiades majeurs (abstraction faite du choriambre central),
m = asclépiades mineurs.
Pour chaque auteur, la colonne de gauche indique les résultats affé-
rents au premier hémistiche, tandis que celle de droite concerne le se-
cond.

	CATULLE	HORACE	SÉNÈQUE	AUSONE	PRUDENCE	Total
Vers	12 M	32 M + 505 m = 537	334 m	21 m	15 M + 179 m = 194	59 M + 1 039 m = 1 098
Mots	41	1 458	909	54	499	2 961
Moyenne	3.41	2.72	2.72	2.57	2.57	2.70
Monosyllabes non élidés	2	28	3	20	4	37
—	20	363	236	71	105	738
Total	22	391	239	14	109	775
Formes nulles	—	—	—	—	—	—

16.1. J'ai dépouillé complètement les vers sapphiques. Catulle, Horace, Stace, Ausone, Paulin de Nole, Prudence, Sidoine, Walahfrid Strabon, Venance Fortunat, trois anonymes de la *Patrologie latine* et enfin Ennodius, fournissent un ensemble de 1 473 sapphiques hendécasyllabes répartis en 491 strophes de trois vers suivis d'une clausule adonique. Il convient d'ajouter les 482 vers suivis de Sénèque, dans lesquels s'intercale parfois un adonique⁴¹, et nous aboutissons à un total de 1 955 vers.

Manifestement, le vers sapphique appartient à la métrique « noble ». La prosodie en est particulièrement soignée, les règles sont strictes et les variantes, pratiquement inexistantes. Les monosyllabes élidés sont quasiment absents. En fait, à partir d'Horace, un à trois mots sur cent seulement subissent l'élosion. Comparons avec le tableau n° 1 : Horace, Paulin de Nole et Prudence sont infiniment plus attentifs en rédigeant les sapphiques que lorsqu'ils manient les hexamètres.

16.2. Plus de mille asclépiades nous sont également parvenus, grâce au talent de quelques-uns des écrivains que l'on vient de citer.

Je ne veux pas sortir du cadre de la présente étude en insistant sur le rôle d'Horace en tant que maître, source d'inspiration pour tous ses successeurs, bien que des différences de détail continuent à se manifester — l'aversion d'Ausone envers le monosyllabe bref, par exemple. Qu'il nous suffise ici d'insister sur le très grand soin qui préside à la composition de tous ces vers et à l'absence complète du phénomène qui retient notre attention : les formes nulles.

16.3. Envisageons un dernier vers lyrique : le glyconique. Dès Horace, la base est régularisée⁴². L'illustre poète nous en livre des séries κατά στίχον : notamment dans la fameuse *Ode* I 1 à Mécène. À l'époque tardive, Prudence rédige dans le même mètre la préface de son *Livre d'heures*.

Ici encore, une très grande rigueur dans la composition bannit l'élosion. En outre, le schéma prosodique très rigide — à partir d'Horace encore une fois — réduit très fortement la possibilité d'insertion du monosyllabe bref.

⁴¹ Voir à leur sujet le riche ouvrage de CHARLET (Jean-Louis) : 1980, *L'influence d'Ausone sur la poésie de Prudence* (Aix-en-Provence), p. 88. — Je néglige volontairement les sapphiques majeurs d'HORACE I 8.

⁴² Toutefois, vingt vers de l'*Her. Fur.* de SÉNÈQUE contiennent des substitutions qui affectent soit la 2^e syllabe (base — ◡ au lieu de — —), soit la double brève centrale (résolue en une longue). Les vers modifiés de la sorte n'interviennent pas dans mon décompte.

Tableau 18
Les glyconiques

	CATULLE	HORACE				SÉNÈQUE vers sans substit.	PRUDENCE <i>Cath.</i> Préf.
		II	III	IV	Total		
Vers	226	63	35	164	262	217	15
Mots	832	213	118	591	922	766	56
Moyenne	3,68	3,38	3,37	3,60	3,52	3,53	3,73
Monosyllabes non élidés							
~	17	2		5	7	3	2
—	199	26	16	138	180	149	12
Total	216	28	16	143	187	152	14
Formes nulles	—	—	—	—	—	—	—

16.4. Nous quittons à présent la poésie lyrique pour aborder le théâtre. Avant d'évoquer la métrique **iambo-trochaïque**, effectuons un petit détour par le système **anapestique**, attesté dans les tragédies de Sénèque.

Les vers de Sénèque sont très purs, fort soignés. Le poète ne se permet pas de fantaisie dans la localisation de la diérèse médiane ni dans des substitutions

Tableau 19
Quatrenaires (ou dimètres) anapestiques

	SÉNÈQUE			
	<i>Ph.</i>	<i>H.F.</i>	<i>Thy.</i>	Total
Vers	158	160	149	467
Mots non nuls	695	693	615	2003
Moyenne	4,34	4,33	4,13	4,29
Monosyllabes				
~	4	14	9	27
—	92	74	91	257
Total	96	88	100	284
Monosyllabes élidés	—	—	1	1
Aphérèses	3	1	1	5
Nombre total d'élisions	10	11	14	35
Moyenne par vers	0,63	0,69	0,94	0,75
Moyenne par mots	0,14	0,16	0,23	0,17

Tableau 20
Sénaires iambiques

	PLAUTE			TÉRENCE			SÉNÈQUE			
	Curc. 1-95	Mo. 216-279 409-650	Total	Andr. 1-171	Eun. 270-292 1-206	Total	85-115	Ph. 1099-1122	Ed. 1-402	Total
Nombre de vers utilisables	94	64	400	171	23	400	189	134	294	617
Nombre de mots			3 315			2 804				3 532
Moyenne			8,29			7,01				5,724
Monosyllabes non élidés	25	19	164	39	15	122	16	17	36	69
)	175	133	768	362	57	498	175	115	289	579
-	200	152	932	401	72	566	191	132	325	648
Total										
Formes nulles										
Monosyllabes élidés										
)	6	4	0	1	3	1	1			1
M	21	9	29	23	12	38	1	2		3
-	27	13	68	18	49	75	2		4	6
Total	22	13	97	42	61	114	4	2	4	10
Aphèreses	0,234	0,203	0,167	0,053	0,043	0,032	0,026	0,015	0,024	0,019
Moyenne par vers			0,020			0,005				0,003
Moyenne par mot										
Nombre total d'élisions	97	73	492	259	45	576	62	47	96	205
Moyenne par vers	1,032	1,140	1,230	1,515	1,957	1,440	0,328	0,351	0,327	0,332
Moyenne par mot			0,148			0,205				0,058

hasardeuses. Les élisions sont nettement plus nombreuses que dans la poésie lyrique — des chiffres dont je ne puis faire ici état, montrent que les scores obtenus s'orientent plutôt vers ceux de la poésie dactylique. Néanmoins, Sénèque ne tolère qu'un monosyllabe élidé.

16.5. Le *sénaire iambique* illustrera la métrique traditionnelle du récitatif et du dialogue. Parmi des milliers de vers conservés, il fallait faire un choix. Pour cette enquête très partielle, il n'a pas été indispensable de dépouiller d'amples passages : la propension en faveur de l'élision, d'une extrême variété des types métriques et même des substitutions à première vue les plus extravagantes⁴³, est immédiatement évidente.

Manifestement, le sénaire de Sénèque est d'une autre facture. Les monosyllabes y sont infiniment moins représentés ; dès lors, le nombre moyen de mots par vers est moins élevé⁴⁴. Les élisions, elles aussi, sont beaucoup moins attestées, surtout celles de monosyllabes. Le sénaire de Térence se différencie moins de celui de Plaute : la proportion de monosyllabes élidés est pratiquement semblable chez les deux comiques, mais l'aphérèse se raréfie nettement chez Térence. Sénèque bénéficie à coup sûr d'un sénaire arrivé à maturité, après que de nombreux poètes l'ont travaillé et perfectionné — je pense aux sénaires iambiques purs du *phaselus* de Catulle, par exemple, suite aux améliorations qu'avait apportées Cicéron.

Une enquête complète dans le domaine qui nous a retenus en ces pages, ne sera possible qu'au terme de dépouillements plus longs de sénaires, voire de septénaires. En outre, il faudrait connaître la répartition en monosyllabes élidables ou non. Il n'en est pas moins clair que, dans la mesure où des rythmes différents sont comparables, on ne peut pas définir une technique poétique globale. Il importe clairement de séparer les mètres lyriques, aux schémas précis, des vers dactyliques et anapestiques, qui tolèrent des substitutions assez régulières et des élisions en nombre variable. Il convient en outre de distinguer les passages iambiques extrêmement familiers chez Plaute et Térence, de leurs homologues soignés chez Sénèque. L'examen des formes nulles constitue un

⁴³ Extravagantes dans la mesure où, par exemple, un iambe (—) peut céder la place à un dactyle (—), mais non point aberrantes : la métrique iambo-trochaïque obéit à des règles suffisamment précises : il suffit de lire SOUBIRAN (Jean) : 1988, *Essai sur la versification dramatique des Romains. Sénaire iambique et septénaire trochaïque* (Paris) pour s'en convaincre.

⁴⁴ On ne peut bien sûr pas savoir si c'est la volonté de réduire les monosyllabes ou au contraire le recours voulu à un nombre plus élevé de mots longs qui entraîne la baisse du nombre moyen de mots par vers. Toujours est-il que, pour l'hexamètre dactylique, j'ai montré dans ma thèse (cf. le début de cet article) que l'abondance relative de termes brefs procédait d'un style plutôt négligé.

critère de style, une marque d'évolution, un domaine de recherche digne d'intérêt.